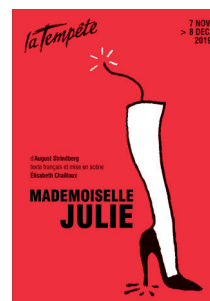


**MADemoiselle JULIE** || de August Strindberg ||  
texte français et mise en scène Élisabeth Chailloux

7 nov. > 8 déc. 2019

LesEchos.fr



## Une *Mademoiselle Julie* sous influence

*Epaulée par trois de ses fidèles comédiens, Elisabeth Chailloux aborde la pièce de Strindberg sous l'angle de la domination masculine et prend la misogynie patentée du dramaturge norvégien à revers.*

Vincent Bouquet — 10 novembre 2019



Chez Elisabeth Chailloux, la fête de la Saint-Jean se donne comme n'importe quelle nuit d'ivresse contemporaine, au son d'un « Girls Just Want To Have Fun » capable d'échauffer les corps et de faire tourner les têtes. Dans la cuisine où les valets Kristin et Jean s'affairent au milieu des cadavres de bouteilles, la voix de Cyndi Lauper résonne cruellement. Car, sur la piste de danse, la « fille qui veut juste s'amuser » n'est autre que mademoiselle Julie, leur maîtresse, dont ils instruisent le procès. Sous le soleil de minuit, suspendue au bras du garde-chasse, la jeune femme perd, à leurs yeux, toute crédibilité et tombe de son piédestal social. Jusqu'à se retrouver à la merci de son troublant domestique.

Contrairement à Julie Brochen qui en avait fait, il y a quelques mois au Théâtre de l'Atelier, une croqueuse d'hommes prête à vampiriser son valet, Elisabeth Chailloux transforme mademoiselle Julie en animal blessé, en jeune femme hébétée, incapable de trouver sa place dans un monde où l'aristocratie n'est promise qu'à une triste décadence. A l'origine du jeu de séduction dangereux qu'elle opère avec Jean, elle en devient bien vite l'aveugle victime. Guidé par son arrivisme, galvanisé par la vulnérabilité de sa maîtresse, le domestique se meut en sombre pervers qui n'a d'autre but que de profiter de la belle pour s'extraire de son rang et mener son projet hôtelier sur les bords du lac de Côte à bon port.

### LECTURE ATEMPORELLE

Plutôt que de se cantonner au traditionnel prisme social, Elisabeth Chailloux aborde aussi la pièce de Strindberg sous l'angle de la domination masculine et prend, d'une certaine manière, la misogynie patentée du dramaturge norvégien à revers. Sous son regard, le duo-duel entre Julie et Jean n'est pas uniquement une lutte fluctuante entre une maîtresse et son valet, mais bien un combat déséquilibré entre une femme et un homme où l'ascendant de genre renverse la supériorité économique. Une lecture pertinente que la metteuse en scène a voulue atemporelle. Quand le texte multiplie les références datées - la calèche, les chevaux... -, le plateau bruisse d'éléments de notre temps - un smartphone, une plaque à induction... -, comme pour dire, sans appuyer le geste, la contemporanéité du propos.

Subtil, le parti-pris complexifie la tâche des comédiens, aux prises avec un texte plus ardu qu'il n'y paraît. Dans ce plan séquence, seule Anne Cressent, inflexible et touchante Kristin, paraissait imperturbable au soir de la première. Lestés par leur jeu un peu vert, Pauline Huruguen et Yannik Landrein ne parvenaient pas encore à faire éclater toute la cruauté des sentences strindbergiennes. Gageons qu'il s'agit là d'une simple affaire de temps.